

JACKELINE
VAN BRUAENE

Rua da Cruz
et autres histoires

« *Lire c'est déjà écrire* »
Marguerite Duras

Le retour

La route était roulante. Je mangeais du paysage. C'était bien d'être conduite, ça laissait le temps de déguster. Autoroute, péage, autoroute, essence, café, arrêt-buffet, péage, autoroute... ; chacun dans nos pensées, nous n'avons pas beaucoup parlé. Un moment Yann a allumé la radio. Pas de problème, les hommes peignaient toujours le monde en rouge sang. J'ai posé ma main sur sa jambe, il l'a prise tendrement et l'a embrassée. Pas de mots, peur des maux. Tard dans la nuit, le petit smog rendait l'arrivée glauque, nous étions encore loin de Paris. D'abord il fallait passer les banlieues. De loin les cages bien alignées, quelques-unes éclairées. Comment vivre là ? Comment faire pour vivre ça ? Petite angoisse, nœud à l'estomac. Souvenir de ce terrible copain un peu pervers qui, retour de visite chez des amis, m'avait plantée là, au milieu des barres, pas longtemps, juste au coin de la rue, puis retour vers moi. C'est fou ce que j'avais paniqué !

– Tant que nous serons ensemble, même morte, ne m’emmène jamais là-bas ! J’ai peu de mercis à donner à mes parents. Mais je pourrais baiser leurs pieds de ne pas m’avoir fait naître là

– Un peu dur pour les gens qui y vivent, tu ne crois pas ?

– Peut-être, je ne sais pas, je m’en fous ! je bredouillais : c’est du domaine de la survie, sopravvivere.

– Tiens, tu deviens italienne ! Tu agites les mains à la napolitaine !

– J’agite les mains comme les vivants, pas comme les morts, les endormis, les somnolents ! J’agite les mains et ne veux pas vivre là, c’est tout.

– Je te signale, ma belle, que Pasolini a écrit « *Ragazzi di Vita* » et fait des films superbes sur les banlieues.

– D’abord, il y a très longtemps, de plus t’as vu comment il a fini ?

– Ça, c’est une autre histoire !

– Vois-tu, moi j’ai l’impression que c’est la même !

– Puis il y a des rappeurs, des tagueurs, des slameurs, des acteurs de grand talent qui habitent

là-dedans. Des gens sympas, des gens bien et moins bien comme partout ailleurs.

– Mais ça n'a rien à voir, je ne te parle pas des gens, je te parle de la sensation, de l'impression que font sur moi ces fameuses barres.

Nous étions en pleine homélie. En fait, l'arrivée sur Paris nous mettait dans un état de grande nervosité. La fatigue y était pour quelque chose, sûrement cinquante, cinquante. Rimbaud avait écrit « *l'amour est à réinventer* ». La tête dans les mains, je me demandais comment.

– Yann, j'irai à Aden un jour.

– Ah oui, pourquoi ?

– Comme ça !

– T'es vraiment délirante ! On arrive à Paris, d'un coup, sans raison, tu me sors « j'irai à Aden un jour ! »

– Ben oui, j'irai à Aden et en retour d'Afrique, je te ramènerai du bois bandé, je serai belle et parfumée, te ferai du thé...

Le feu était au rouge. Distract, il l'avait passé. Cent mètres après, nous étions arrivés. Nous avons pris nos sacs, fermé la voiture. Il faisait froid, humide, visqueux.